

DENIS DARZACQ
PHOTOGRAPHIES

UN VOYAGE MERVEILLEUX

21.06 – 24.08.2025

Livret d'exposition

Depuis 2006, Denis Darzacq travaille sur la place du corps dans l'espace essentiellement urbain. Cette recherche d'équilibre dans différents environnements est au cœur de son œuvre. Comment faire corps avec les autres et trouver sa place dans la société ?

À travers différentes séries, Denis Darzacq crée des mises en scènes en interaction avec ses modèles. Il s'agit pour lui de s'émanciper des contraintes et de lutter contre la résignation d'une place assignée. Il met en forme une énergie libératrice et puissante qui circule de ses modèles jusqu'à nous. Il nous propose de faire corps avec les autres.

Avec **Ensembles** (1995-2000), Denis Darzacq photographie la chorégraphie des individus dans l'espace urbain ; à distance de ses « modèles », il capte leurs déplacements : vues d'ensembles, fragmentations, il crée une sorte de ballet mécanique s'intéressant aux gestes du quotidien.

La **Chute** (2006) saisit des jeunes l'instant d'un saut. Les corps se libèrent, s'envolent, restent en suspens défiant l'enfermement urbain et les pesanteurs sociales.

Avec **Hyper** (2007-2010) et **ACT 1** (2009-2011) ces corps en dialogue avec leur environnement, en équilibre précaire, sont une façon d'interroger la place de chacun dans la société.

Dans la série **Hyper**, Denis Darzacq déplace les corps pour leur donner vie dans un autre espace contraint: le supermarché. Ici les corps sont magnifiés, Entre la volonté de s'extraire d'une réalité par trop matérialiste et le découragement empreint de colère, devant l'incapacité à changer la marche des choses, ils flottent, lévitent entre les rayonnages à la géométrie implacable. Légèreté d'un instant dans cet univers matérialiste, un défi à l'apesanteur...et au consumérisme.

ACT 1 est un travail qu'il a mené durant 2 ans avec des personnes vivant avec un handicap. Les modèles, pour certains danseurs ou comédiens, appréhendent des espaces nouveaux dans des mouvements qui les libèrent un instant d'un corps en situation de handicap physique et, ou mental, avec grâce et majesté.

ACT 2 (2015), est la suite logique de **ACT 1**. Cette fois-ci Denis Darzacq inverse les présupposés et les attendus en demandant aux plus grands danseurs de l'Opéra de Paris de s'inspirer de ces photographies des personnes en situation de handicap de la série **ACT 1**. Les corps considérés comme les plus empêchés deviennent les modèles des danseurs classiques.

Reconstruction, Bobigny 2 série photographique réalisée en 2020 au sein du chantier de destruction du centre commercial BOBIGNY 2 a été réalisée avec les élèves de la Prépa' Théâtre 93, des membres du Conseil des jeunes et de l'Atelier des anciens de la Maison de la Culture de Bobigny (MC 93).

En 2024, dans le cadre des olympiades culturelles et en partenariat avec les associations sportives de la ville de Pontault-Combaut et du CPIF, Denis Darzacq a réalisé sa dernière série **Chorégraphie Sportive Allegretto**. Il est allé à la rencontre des sportifs de toutes natures qui exercent leur discipline dans la ville et aux alentours et leur a proposé de réaliser ensemble des photographies. Amateurs, professionnels, semi- professionnels, handicapés, étudiants, tous ont été les bienvenus pour participer à cette aventure esthétique et sportive. Une façon de magnifier les relations entre sport et culture et de célébrer de façon allégorique les vertus de l'olympisme que sont l'amitié, le respect et l'excellence au moment des Jeux olympiques.

UN VOYAGE MERVEILLEUX

“ L'ensemble des photographies présentées dans cette exposition est le fruit d'une recherche esthétique et formelle sur la place de l'humain dans la société contemporaine. Amorcée avec la série **Ensembles** en 1997, elle se poursuit encore aujourd'hui.

En quelque trente ans de photographie, mes préoccupations ont évolué, ont pris des formes différentes mais à chaque fois, le questionnement est le même : comment trouver son équilibre dans le cadre, comment trouver sa place dans la société ?

Dans ce très bel écrin qu'est la Collégiale Saint Pierre-le-Puellier, j'ai choisi de faire dialoguer des photographies issues de mes différents travaux. Toutes ont comme dénominateur commun la représentation des corps dans leur environnement mais également une certaine introspection. Elles prennent, dans ce site patrimonial, une résonance particulière.»

Denis Darzacq

DES PHOTOGRAPHIES DES SÉRIES **ENSEMBLES, LA CHUTE, HYPER, ACT 1 ET ACT 2**, SONT ICI EXPOSÉES SANS HIÉRARCHIE NI DISTINCTION, TOUTES CES IMAGES PARLANT EN DÉFINITIVE DE LA MÊME CHOSE.



ENSEMBLES

1997-2000

Réalisée dans plusieurs villes de France entre 1997 et 2000, la série Ensembles inaugure la réflexion de Denis Darzacq sur la place de l'individu dans la société contemporaine. Privilégiant un point de vue plongeant, l'artiste fragmente la foule qui défile sous ses yeux. À l'encontre de la notion historique d'instant décisif, les compositions aléatoires isolent les petits faits banals et les micro-gestes du quotidien. Elles révèlent les individualités qui se dissimulent derrière les stéréotypes sociaux.





LA CHUTE

2006

La Chute fait de manière exemplaire le lien entre le photojournalisme et la recherche artistique de Denis Darzacq. Inspirée d'un reportage sur des danseurs de hip-hop, la série met en scène, sans recours au collage numérique, des jeunes saisis dans l'instant d'un saut. Les corps imposent leur dynamisme, leur légèreté et leur plasticité à la géométrie monumentale de l'espace urbain qu'ils viennent parasiter. L'artiste emprunte à la culture de la rue ses formes d'expression. Il en fait un outil d'émancipation. La jeunesse s'arrache, le temps d'un acte libre et hors norme, aux pesanteurs sociales. La Chute a remporté le 1^{er} prix au World Press Photo 2007, catégorie Arts and Entertainment.



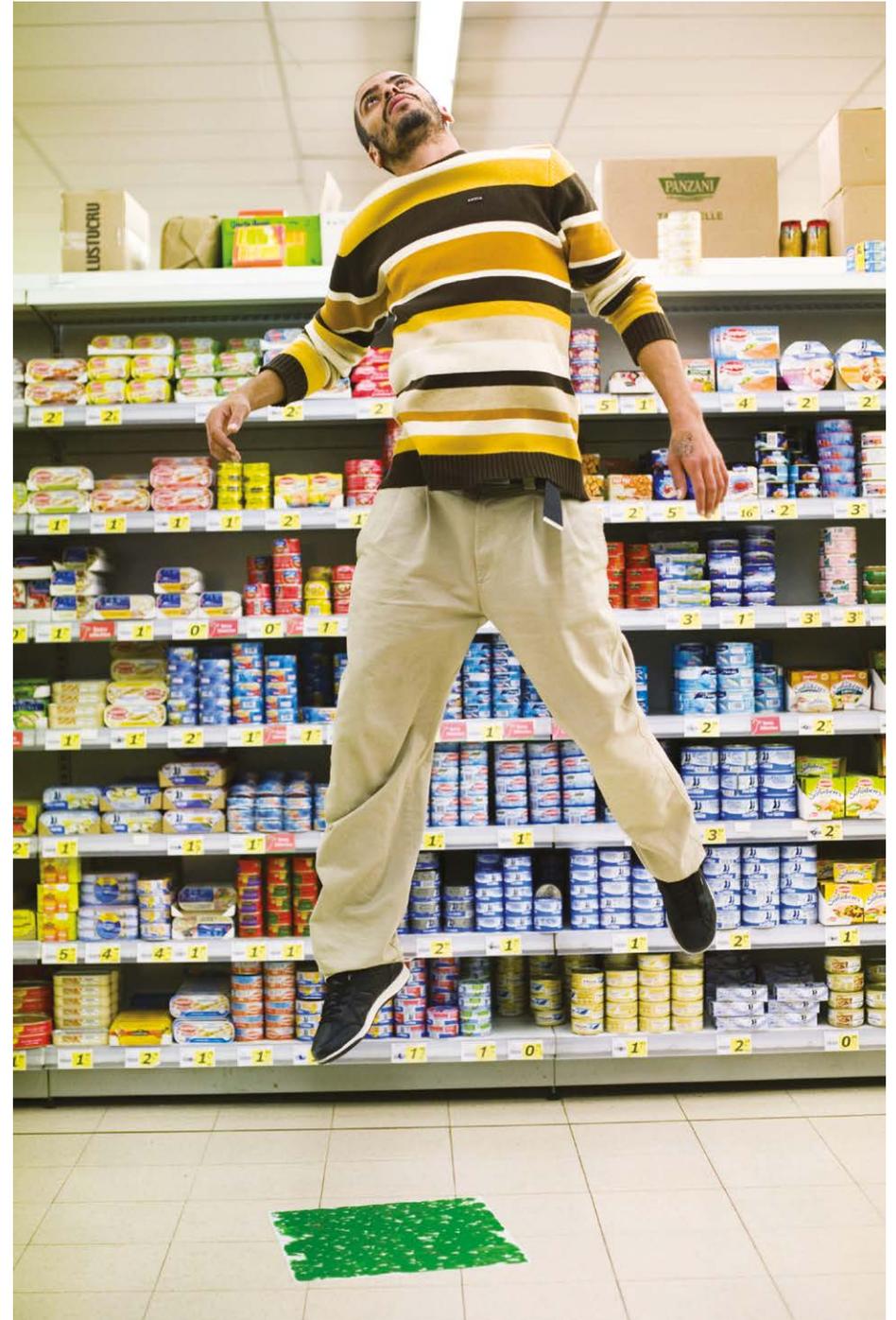


HYPER

2007-2010

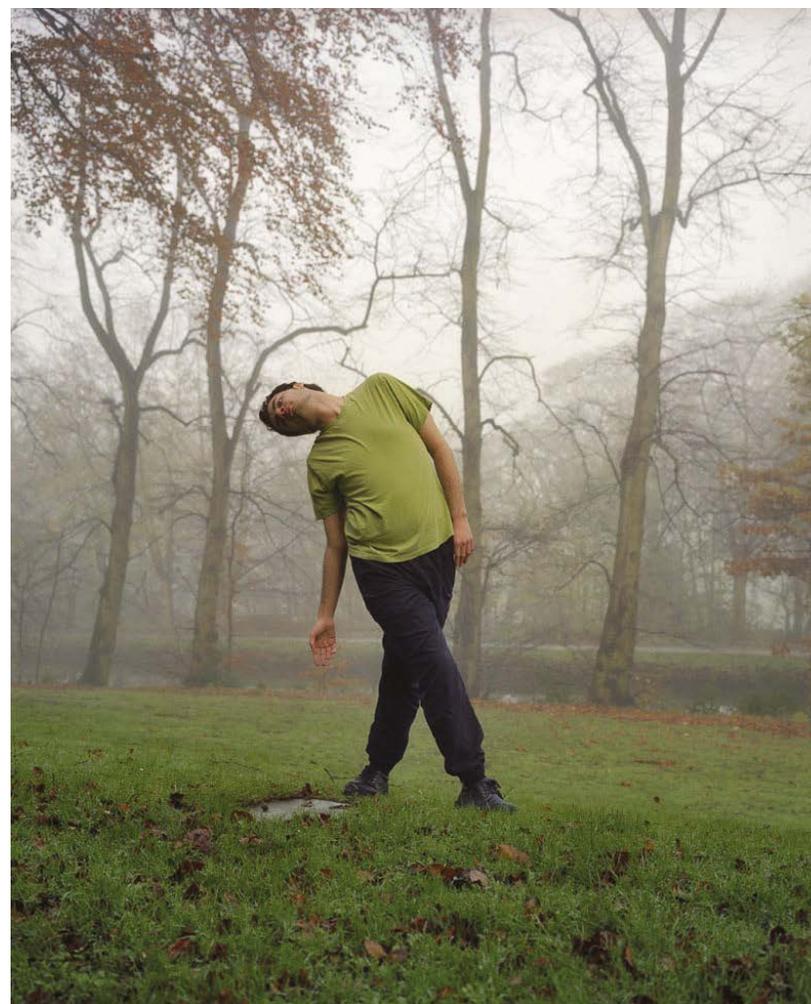
Hyper prolonge La Chute tout en recentrant de manière explicite le propos de l'artiste sur le consumérisme qui était en filigrane de plusieurs séries antérieures. Si l'artiste soulignait dans Casques de Thouars le pouvoir fédérateur de l'objet de consommation mais aussi ses limites, la critique est ici plus acerbe. Hyper oppose des corps en mouvement à l'espace saturé et normatif des magasins de grande distribution. Dans cet univers marchand, le saut a pleinement valeur d'acte gratuit et non conditionné. Il est un affront aux stratégies marketing qui entendent régir nos comportements. Certaines figures, nimbées d'une forme d'aura, imposent même leur gloire et diffusent une spiritualité volontairement en rupture dans ces temples de la consommation.





ACT 1, 2009-2011

Act est le fruit d'un long travail que l'artiste a mené au contact de personnes en situation de handicap. Si certains sont des acteurs, des sportifs ou des danseurs, tous ont trouvé dans l'action et dans l'appropriation personnelle de l'espace commun le moyen d'affirmer la complexité de leur individualité au-delà de leur statut assigné et réducteur de handicapés. Denis Darzacq n'ignore pas la différence créée par le handicap. Mais elle cède la place à l'affirmation d'un univers mental particulièrement sensible dans les mises en scène où la direction d'acteur est appuyée par la spontanéité, voire l'excentricité, des modèles qui construisent avec leur environnement des situations fortement empreintes d'onirisme.



ACT 2, 2015

Act 2 est une série de photographies réalisée pour Troisième Scène, la scène numérique de l'Opéra de Paris.

Denis Darzacq a proposé aux danseurs de l'Opéra de s'inspirer des photos de personnes en situation de handicap de la série Act 1 (2008-2011) pour improviser des mouvements dans les rues de Paris.

Les corps les plus empêchés, les moins à même d'être considérés comme des modèles à suivre deviennent source d'inspiration pour de très grands danseurs.



ENTRETIEN AVEC VIRGINIE CHARDIN À PROPOS DE LA SÉRIE ACT

[extraits]

Qui sont les personnes photographiées dans ce projet ?

Ce sont des personnes en situation de handicap. Certaines ont eu un accident au cours de leur vie, qui les contraint à se déplacer en fauteuil roulant. D'autres sont valides physiquement, mais souffrent de déficiences mentales. D'autres encore sont atteintes à la fois physiquement et mentalement en raison de maladies neuromusculaires ou génétiques, comme par exemple la myopathie, la trisomie 21, la maladie de Hunter ou le syndrome de Joubert. Ces handicaps sont très dissemblables, mais toutes ces personnes ont en commun, à des degrés divers, d'éprouver des difficultés ou des incapacités à être autonomes dans leur vie quotidienne.

Pourquoi vous être intéressé au handicap ?

Les handicapés sont des gens à qui l'on dénie, dans mon imaginaire, la possibilité d'avoir une mobilité, une liberté d'action, et dont les corps ont du mal à prendre leur place dans l'espace commun. Or j'aime à travailler autour de la représentation d'un corps dans un cadre donné, en l'occurrence celui de la photographie, car l'agencement du décor et de l'action font surgir différentes lectures de l'image. On peut y voir si l'on veut une métaphore sur la place de chaque individu dans l'espace qui lui est imparti, et qui est celui de la société en définitive. Après mes précédents travaux, où j'avais photographié des jeunes gens en pleine gloire physique, c'était aussi une façon pour moi de conquérir des territoires inconnus, c'est-à-dire de repousser ma peur de l'autre et de sa différence. Ce qui m'intéressait était moins ce qui nous sépare que ce qui nous rapproche,

et par conséquent moins le handicap que notre humanité commune. Mais au départ, je ne savais pas où cela me conduirait et j'ai procédé par rencontres, tentatives, expérimentations. L'idée, c'était d'abord de prendre la parole avec son corps. Je ne suis pas journaliste et ce n'était pas mon rôle d'interviewer ces personnes, mais si par contre, dans un cadre donné, ils pouvaient exprimer une sensibilité, une humeur, une pensée, un sentiment, l'humour, la grâce, des choses très simples, j'espérais que cela serait suffisamment riche de sens pour qu'il en résulte une autre vision, une vision en tout cas individuelle de ces personnes, et non pas une généralité qui s'appellerait le handicap.

Quelles bases de travail avez-vous établies avec elles ?

Je venais avec mes livres La Chute et Hyper. Je leur montrais ces corps en suspension, qui occupent l'espace de façon un peu inattendue, et je leur proposais de prendre eux aussi position dans un lieu, de façon à ce que leur corps soit vu autrement. Parce que le choix de faire ce qu'on veut de son corps ou d'interpréter un mouvement peut se lire comme une ouverture vers l'expression d'une liberté. La photographie est pour moi un moment partagé, c'est une expérience vécue à deux. Je ne prends pas de photos volées et sans eux je ne peux pas y arriver. J'ai besoin du savoir-faire, de la connaissance, de l'expérience de l'autre pour pouvoir faire mon image. J'apporte un cadre et je propose à chacun d'y prendre place en inventant un geste gratuit. Il est bien évident que c'est plus simple avec des personnes dont c'est le métier : un sportif, un danseur, un acteur, plutôt que des personnes qui n'ont fait que subir un accident sans être sensibilisés à un langage créatif, ou, en tout cas, à un dépassement de soi. Mais chacun, à partir du moment où il a décidé de jouer le jeu, a pris une part active aux images en choisissant des gestes, des attitudes, un vêtement, un lieu. Tout cela s'est fait sur la base du volontariat. Chaque personne photographiée est quelqu'un avec qui je suis rentré en contact et qui a acquiescé, à sa façon. Certains ne pouvaient pas parler, marcher, tenir même la tête droite. Mais les aides qui vivent avec eux et ont l'habitude de comprendre leur langage, étaient en mesure de me dire: il est d'accord, il veut participer. C'est un drôle de défi, quand on est très handicapé physiquement, de se trouver pris en photo par un photographe, car on sait que l'image va rester. D'autant que d'emblée, je donnais l'ambition du projet : expositions ou livre. Donc chacun était conscient de l'enjeu.

Quelles relations se sont créées entre vous ?

La plupart du temps, je suis revenu plusieurs fois, et il y a parfois eu des moments d'intimité. Quand cela marche, que la confiance est là, tout d'un coup la personne se livre et moi aussi je me livre, dans la mesure où je n'ai aucune certitude ni aucune idée a priori avant de la rencontrer.

Le handicap est un sujet dur, qui implique de la détresse. Pourtant, on sent beaucoup de douceur dans vos photographies. Cela est-il volontaire ?

La fascination de la souffrance et de la douleur n'est nullement mon propos, car je pense que sinon, ce serait des images un peu voyeuristes et je ne pense pas que les miennes le soient. J'aime la mélancolie, mais je n'aime pas la violence. Dès qu'une expression est trop marquée, je crains une sorte de maltraitance visuelle, cela est très intuitif chez moi et je ne peux pas l'expliquer. Je préfère que ce soit le corps qui parle plutôt que le visage. Bien sûr, le handicap est le résultat d'un hasard injuste, et j'ai le sentiment d'être moins malchanceux qu'eux. Mais la compassion n'est pas mon registre, car il me semble que cela comporterait quelque chose de condescendant qui dirait : moi, de ma connaissance, du haut de mon savoir, de mon métier, d'où je suis, je vous regarde, vous qui avez moins accès à cela. Et ça ne me plaît pas éthiquement, car il y aurait l'idée que je suis supérieur. C'est pour cela que j'essaie de créer des situations où ces personnes ne se laissent pas seulement regarder mais sont actives, dans la mesure du possible.

Le cadre et les lieux dans lesquels les photographies ont été prises ont-ils un sens ou une signification pour vous ?

Bien sûr. Il était très important de trouver des lieux qui soient, à la fois un choix de leur part, et un endroit qui ait quelque chose à voir avec l'esthétique conventionnelle. Je voulais que ces corps brisés ou déformés soient représentés dans des lieux associés à la beauté: un musée, une forêt magnifique à côté de Leeds, un paysage de mer, des parcs naturels à Miami. Il y avait l'idée du voyage, mais aussi du théâtre, avec le moins d'éléments qui nous renverraient à l'anecdote. Ce qui était important, c'était qu'ils prennent position dans des lieux publics symboliques, qu'ils les occupent car ils sont des citoyens comme les autres et que ces lieux-là leur appartiennent.

Il y a donc une dimension ludique ou théâtrale dans cette expérience.

Elle est absolument essentielle. Je trouve qu'on gagne en liberté et en puissance avec de la fantaisie et même de l'excentricité. La joie, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que je n'ai pas besoin de vous pour m'amuser. Je n'ai pas besoin d'une aide, je suis suffisamment fort et suffisamment moi-même, pour ne pas attendre des animateurs autour de moi, ou de la société, qu'ils m'autorisent à avoir de l'humour. En tout cas, c'était l'axe, l'entrée dans ce projet photographique. En même temps, il y a une certaine gravité, et parfois de la grâce. On est dans le théâtre peut-être, mais pas dans le faux-semblant. Chacun, à partir du moment où il participe au projet, essaye de se mettre en jeu - c'est le principe de la mise en scène photographique - et d'avoir cette distance par rapport à lui-même qui permet déjà de prendre la parole. Je demandais à chacun d'être acteur de son propre mouvement, de sa photographie, par le choix d'un décor, d'une action, d'un mouvement, et pour certains qui n'arrivaient pas à se formuler autrement, le choix d'un vêtement. L'enjeu n'est pas l'image de soi, mais quelque chose de plus puissant qui toucherait à une certaine vérité de la personne. Quand une personne handicapée physique ou mentale accepte d'être photographiée, elle sait qu'on verra son handicap. Et quand elle danse, elle n'a pas peur du ridicule. Elle a dépassé cette image extérieure qu'on nous renvoie constamment et qui finalement est superficielle.

D'un point de vue formel ou esthétique, des sources d'inspiration ont-elles guidé vos images ?

Je suis très influencé par la peinture, et ne peux m'empêcher, en voyant certaines déformations, de penser à la représentation des corps dans la peinture occidentale des XVI au XVIII^{ème} siècle comme le Maniérisme ou encore chez Brueghel, où il y a ces scènes villageoises et l'acceptation que tout le monde est ensemble, que chacun a droit de cité. Dans le même tableau, on trouve à la fois le religieux, le bourgmestre, le paysan, l'ivrogne, l'handicapé, le cul-de-jatte, l'aveugle, le tout finalement mêlés dans une certaine harmonie. Je suis imprégné de toute une culture cinématographique autour de l'étrange, de la différence et du merveilleux, comme Freaks par exemple, mais je pourrais dire aussi Fellini avec la beauté monstrueuse, à Uccellini e Uccellini de Pasolini, à Los Olvidados de Bunuel, à Affreux, sales et méchants, de Scola pour la marginalité. En regardant la photographie du groupe qui avance sur le chemin,

je pense aussi à Shakespeare et à ses forêts habitées par des elfes, des personnages irréels. Les légendes pour enfants, l'univers des contes fantastiques, le magicien d'Oz, Alice au pays des merveilles, sont parcourus d'individus hors norme. Enfin j'aime par-dessus tout l'univers de Jacques Demy, où le quotidien devient magique, enchanté. Mais je ne pense pas à tout cela en faisant l'image, c'est ensuite, lorsque je vois mes photographies, que je perçois des correspondances avec des éléments de mon imaginaire. En allant chercher des modèles pour qui personne n'aurait pu imaginer qu'il pourrait y avoir de l'espace magique, poétique, onirique, j'essaie seulement de trouver de la beauté hors des idées reçues.

Quels critères ont dicté le choix final des photographies ?

J'ai pris énormément de photographies, et dans cette masse il y en a beaucoup que je n'ai pas choisies pour ce livre, parce que je n'avais pas réussi à faire décoller l'image et à montrer autre chose que le handicap. Soit parce qu'ils étaient eux-mêmes dans l'incapacité de comprendre ce que je recherchais, ou à se projeter dans un ailleurs, soit parce que moi je n'ai pas réussi. Je pense à une jeune fille dont la posture était magnifique et que je suis revenu photographier à trois reprises, sans parvenir à capter ce geste. C'est un concours de circonstances qui fait qu'à un moment donné, il y a une capacité des personnes à exprimer quelque chose, et à moi de le capter. Ensuite, je m'efforce de retenir des images difficiles à lire. Une image trop évidente sera rejetée, même si elle est surprenante, cocasse, burlesque. A un moment donné il faut qu'elle prenne de l'ampleur, une autre dimension, par exemple ça peut être une image drôle et grave, tendre et puissante, où on peut lire plusieurs interprétations, et qui détient suffisamment d'impact pour qu'on n'arrive pas à la réduire en une seule phrase. C'est ça pour moi les critères principaux d'une image de qualité, et qui permette, non pas de répondre à une question, mais de poser des questions.

Comment ce nouveau travail prend-il place dans l'ensemble des images que vous avez réalisées jusqu'à présent ?

J'ai eu la chance, car je considère maintenant cela comme une chance, de faire moi-même très jeune l'expérience de la minorité. Dans ce qui devait être une autoroute tracée - l'homme blanc, d'un bon milieu, éduqué, dans une grande

ville comme Paris - un petit grain de sable a fait que cette vision dominante devrait être pondérée par le fait que j'appartenais, sous certains égards, à une catégorie indésirable. C'est cet à-côté de la société qui a été au cœur de mon travail depuis longtemps. Je me sens en empathie avec des personnes qui ont des difficultés et se sentent à la marge. Qu'il s'agisse de jeunes issus de l'immigration à Bobigny, ou d'un monde populaire face à un univers normatif comme dans la série des Nus et des Hyper, j'évoque la complexité dans laquelle nous nous trouvons de vivre dans l'urbanité d'aujourd'hui. Ces images parlent aussi d'une résistance et de la nécessité de mettre son pas sur des choses qui nous sont propres et non pas subies.

Ces portraits sont destinés à être publiés dans des livres, exposés dans des musées ou vendus à des collectionneurs.

Cela vous pose-t-il un problème ?

Bien au contraire, la visibilité me semble essentielle. Ne pas représenter les handicapés reviendrait à les condamner à la double, voire à la triple peine. D'une part, tu es handicapé et tu souffres d'une différence qui te sépare des autres. Ensuite, tu es relégué dans des institutions qui sont généralement loin des centres villes où tu ne peux pas côtoyer le monde normal. Enfin, comme si ça ne suffisait pas, non seulement tu es exclu physiquement et aussi en tant qu'être humain, mais tu es absent même en image. Tu ne peux exister, ni dans un livre de photographie, ni sur les murs d'un collectionneur ou les cimaises d'un musée, c'est-à-dire que ton image disparaît totalement. Sauf éventuellement, de temps à autre, dans la rubrique « envoyez vos dons » de campagnes caritatives. Respecter les gens, c'est par exemple, quand on est photographe, les montrer, et si possible, amener la société à changer leur regard sur eux.

DENIS DARZACQ

est né en 1961, il vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en **1986**, section vidéo, il débute la photographie en suivant la scène rock française et devient également photographe de plateau sur de nombreux longs métrages (Satyajit Ray, Jacques Rivette, Chantal Ackerman, etc.)

À partir de 1989, il collabore régulièrement avec le quotidien Libération et plus globalement avec la presse nationale. Il devient membre de l'agence VU en 1997.

À partir de 1995, son travail photographique le porte à s'intéresser aux interactions des individus, issus de minorités, avec la société, qu'elles soient sociales et ethniques (Bobigny centre ville 2000, Nus 2003, La Chute 2006, Hyper 2010), sexuelles (Only Heaven 1995) ou encore physiques ou psychiques (Act 1 et Act 2 2010-2015). Dans une recherche d'équilibre, véritable métaphore politique, le corps des modèles vient prendre position dans le cadre. Ses photographies sont construites sur des réalités paradoxales qu'il s'emploie à faire dialoguer.

Depuis 2014, ces questionnements ont pris un développement nouveau par la réalisation de films (La visite du Louvre 2016, Comme un Seul Homme 2014, Sisyphe 2019) et la création d'installations vidéos (La ronde 2017 et Rise 2019).

Parallèlement à ces travaux qui incluent systématiquement la figure humaine, il déploie depuis une dizaine d'années un travail photographique autour d'objets qu'il met en scène dans des environnements neutres. (Recomposition 2010, Contreformes 2015, Absences 2018, Apories 2021). Ces photographies, dans une volonté de libérer du devoir d'informer, concrètes et abstraites à la fois, questionnent la matérialité et le sens des images.

Depuis peu, de photographies de corps ou d'objets sculpturaux, il est passé à la réalisation de sculptures (Les trophées 2019 et Feuilles 2021).

Régulièrement exposées, récompensées de prix prestigieux (World Press Photo en 2007, Prix Niépce en 2012, etc.), ses photographies sont entrées dans de nombreuses collections publiques et privées, comme le Musée National d'Art Moderne du centre Georges-Pompidou, le Fonds National d'Art Contemporain, la collection Agnès b ou encore Marin Karmitz.

Denis Darzacq
denisdarzacq@gmail.com
M : + 33 611 621 285

<https://denisdarzacq.com>

<https://agencevu.com/photographe/denis-darzacq/>



Retrouvez toutes les infos sur www.orleans.fr

13 Cloître Saint-Pierre-le-Puellier, 45000 Orléans
Renseignements du mardi au samedi, de 14h à 18h : 02 38 79 24 85
Ouverture du mardi au dimanche de 14h à 18h,
fermeture les lundis et jours fériés

Entrée libre

© Denis Darzacq / Conception graphique Marina Glavanovic

Imprimé par nos soins



COLLÉGIALE SAINT-PIERRE-LE-PUELLIER
13 Cloître St Pierre le Puellier - 45000 Orléans
OUVERTURE DU MARDI AU DIMANCHE DE 14H À 18H
FERMETURE LES LUNDIS ET JOURS FÉRIÉS

**ENTRÉE
LIBRE**

VU'

www.orleans.fr



**Orléans
Mairie**